

" Signes et Symboles dans
La Maison de la mort certaine
d'Albert Cossery "

Présentée par:

Dr. Nader Anwar Hénawi
Maître de Conférences
Département de français
Faculté Al Alsun
Université d'Ain Chams

Résumé de la recherche

Dans cette recherche, nous étudierons les signes et les symboles dans La Maison de la mort certaine d'Albert Cossery. Dans ce roman dont les événements se déroulent en Égypte, le propriétaire dégoûtant (Si Khalil) refuse de réparer sa maison décrépite et réclame, pourtant, le loyer chaque mois. Les locataires, des gens privés de destin, n'osent pas affronter cet homme odieux. Seul Abdel Al, un locataire sage passant pour un prophète, commence à sensibiliser ses voisins et à les convaincre par ses raisonnements de l'idée suivante: la solidarité est l'unique moyen qui pourrait les aider à triompher de Si Khalil.

Notre problématique consiste alors à étudier le signe dans le texte de Cossery, selon la théorie de Todorov. Grâce à une étude approfondie de l'espace, nous serons avisés de l'ampleur de la misère qui touche les locataires de la maison. Nous rencontrerons aussi une série de personnages dont chacun symbolise une idée. Quant à la méthode employée , elle résulte d'une double opération : « **analytique** » et « **dialectique** ». La première approche consiste à étudier le cadre spatio-temporel (la venelle des Sept Filles, puis la maison où se déroulent les événements du roman). Quant à l'approche **dialectique**, elle nous permet d'évoquer une thèse qui réside dans l'impuissance des locataires à affronter le propriétaire, à cause de

leur égoïsme, de leur inconscience et de leur dissidence, puis nous la réfuterons en évoquant son antithèse qui consiste dans l'étude du rôle d'Abdel Al, cet homme sage qui s'avère prêt à rassembler tous ces locataires sous sa direction pour lutter contre l'injustice.

Nous terminerons notre étude en disant que tout a une valeur symbolique dans le texte de Cossery. Si certains personnages renvoient à la corruption morale, d'autres symbolisent la sagesse et la raison nécessaires à la restauration de la justice sociale. En outre, nous prouverons que toute idée abstraite doit être traduite par un élément concret: un objet, un personnage, une injure, un acte etc. Ces signes employés ne servent qu'à approfondir l'esprit critique du lecteur dont le rôle sera d'appliquer sa raison pour déchiffrer le message codé du texte littéraire.

Les mots-clés: le cadre spatio-temporel- la fin clôturale de l'oeuvre- le geste- le symbole- le signe intentionnel- le signe motivé- l'injure.

" Signs and Symbols in The house of the inevitable death of Albert Cossery"

This research tackles **the function of symbols** in The house of the inevitable death of Albert Cossery. The events of this story take place in Egypt. It speaks about Si Khalil, a selfish egoistic owner of a house which is about to fall down. Despite the poor condition of his house, Si Khalil insists on taking money from the people who rent the apartments. In fact, these people pay him reluctantly as they can't afford to buy new houses for themselves. Abdel Al is a man who lives in one of the apartments of Si Khalil's house. He is a very wise man who believes that solidarity is the only solution to triumph over the egoism and the selfishness of the house's owner.

The point of discussion of this research is to study the function of signs and symbols in Cossery's text, according to the theory of Todorov. Through a deep study of the setting of the novel, we will be aware of the severe poverty which the people living in the house are suffering from. In this novel, we meet a group of characters; each one of them represents a certain concept.

As for the approach used in this research, the researcher is going to use two different methods: **the analytic method** and **the argumentative method**. The former aims at studying the time and the setting of the novel ("The Seven Girls" alley and the house in which all the events are taking place). The latter allows us to introduce the idea of the helplessness of the people living in the house suffering from the difficulty in dealing with the owner's selfishness as each one of them is busy with his own problems. Afterwards, the paper will discuss the role played by Abdel Al, this wise man who is ready to gather the people living in the house around him to combat the oppression of the owner.

The researcher ends up his study reaching the conclusion that every symbol has its own significance in the novel. If there are people who are symbol of moral corruption, there are others who

represent rationality and wisdom necessary for establishing social justice. Moreover, the researcher wants to prove that any abstract idea should be personified by a tangible element. All such symbols develop the critical sense of the reader whose role is to think critically to decode the literary text.

Key words: the setting and the time - the end of the novel- the gesture- the symbols- the intentional sign – the motivated sign- the invectiveness.

ملخص بحث تحت عنوان "الإشارات والرموز في رواية منزل الموت المؤكد للكاتب ألبير قصيري"

في هذا البحث، يتحدث الباحث عن الإشارات والرموز داخل رواية "منزل الموت المؤكد" للكاتب "ألبير قصيري". ففي هذه الرواية التي تدور أحداثها داخل مصر نجد "سي خليل" وهو شخص يتسم بالأنانية، نجده يملك منزلاً آيل للسقوط ويرفض ترميمه على الرغم من إصراره على أن يقوم السكان بدفع الأيجار له كل شهر. وإذا تحدثنا عن مستأجري العقار فإننا سنجدهم يعانون من الضعف إذ أنهم عاجزون عن مواجهة "سي خليل" الذي يتسم بالجبروت والظلم. ولكن من بين هؤلاء السكان نجد "عبد العال" وهو أحد مستأجري العقار ويتسم بصفة لا توجد في بقية السكان: ألا وهي الحكمة والقدرة على إقناع كل من حوله بأفكاره فهو يدرك تماماً أن التعاون والتضامن هما الوسيلتان الوحيدتان لمكافحة الظلم وللاتنصار على "سي خليل".

أما فيما يتعلق بالنقاط المطروحة بالبحث، فسيقوم الباحث بدراسة الرمز داخل نص "ألبير قصيري"، وفقاً لنظرية الناقد الروسي "تودوروف". فمن خلال دراسة المكان الذي تدور فيه الأحداث يصبح القارئ على دراية بمدى الفقر المدقع الذي يعاني منه سكان المنزل وعلى وعي أيضاً بأن كل شخصية من شخصيات الرواية تمثل فكرة معينة أو مفهوم معين. والمنهج العلمي المتبع في البحث هو **المنهج التحليلي والمنهج الجدلي**. أما الأول فهو يعتمد على دراسة الإطار المكاني والزمانى للأحداث (حارة السبع بنات التي يقع فيها منزل "سي خليل" بالإضافة إلى وصف البيت نفسه الذي هو على وشك الانهيار). أما الثاني فهو يتيح لنا الحديث عن طرح قضية وطرح مضاد: أما **الطرح** فهو يتمثل في عجز المستأجرين عن مقاومة "سي خليل" وذلك لانقسامهم وتشتتهم نتيجة انشغال كل ساكن بمشكلاته الشخصية بينما **الطرح المضاد** في ظهور "عبد العال"، ذلك المستأجر العاقل الذي يتسم بالحكمة والقدرة على رؤية الأمور بشكل مختلف عن بقية السكان. فهذه الشخصية لها دور هام في حل المشكلة إذ أنها تسعى إلى ضم كل السكان تحت رايتها لمحاربة الظلم الذي يجسده صاحب العقار.

وفي خاتمة البحث، يستخلص الباحث أن كل شيء في الرواية له دلالة رمزية. فإن كانت بعض الشخصيات ترمز إلى الفساد الأخلاقي، فإن الشخصيات الأخرى ترمز إلى الحكمة والعقل اللازمين لإقرار العدالة الاجتماعية. وبذلك يرى الباحث أن كل المفاهيم تتحول إلى أمور ملموسة

يمكن للقارئ تحليلها وفهم المعنى الضمني لكل إشارة أو رمز، وبذلك فإن دراسة رواية "ألبير قصيري" تساعد على تنمية الحس النقدي لدى القارئ إذ أنها حافلة بالرموز والمعاني الضمنية. **الكلمات المفتاحية:** الإطار المكاني والزمانى - خاتمة الرواية - الحركة - الرمز - الإشارة - السب.

**" Signes et Symboles dans
La Maison de la mort certaine
d'Albert Cossery "**

Présentée par:

**Dr. Nader Anwar Hénawi
Maître de Conférences
Département de français
Faculté Al Alsun
Université d'Ain Chams**

1. Introduction.

Le symbole est-il apte à exprimer l'indicible? Parler directement de ce que l'on veut dire sert-il à tuer la créativité de l'écrivain et à étriquer l'esprit critique du lecteur? Pourquoi la plupart des auteurs recourent-ils au signe, au symbole et à l'image pour nous communiquer leurs idées?

Né en 1913, Albert Cossery est parmi ces écrivains qui recourent au symbole et qui invitent le lecteur à penser et à réfléchir au sens du texte. Cet écrivain égyptien d'expression française situe tous ses récits dans son Égypte natale. Il rend toujours hommage aux humbles dans tous ses écrits. Par ce fait, il devient le porte-parole des classes marginalisées.

Parmi les romans de Cossery, il y a La Maison de la mort certaine, l'objet de notre étude. Dans ce livre, l'auteur parle d'une maison qui contient de fatales fissures et qui risque de s'effondrer à tout instant. Certains locataires s'échappent de cette maison parce qu'ils sont riches et qu'ils peuvent bien trouver un autre domicile. D'autres s'avèrent indifférents à la mort car ils détestent la vie. Quant aux femmes des locataires, elles se disputent chaque jour pour des bagatelles. Un seul locataire, prénommé "Abdel Al", est prêt à réunir tous ces habitants sous sa direction: il les invite à s'insurger contre la tyrannie et le despotisme de Si Khalil, le propriétaire de la maison.

Si nous avons choisi ce roman comme objet d'étude, c'est parce qu'il est axé sur le thème de la révolte. En effet, dans La Maison de la mort certaine, Cossery mêle l'humour à la philosophie afin de tirer les hommes de leur torpeur et de jeter la lumière sur l'importance de la solidarité, considérée comme une arme efficace contre l'injustice de la société, capitaliste et matérialiste. Si nous lisons les quelques lignes ci-dessous, nous serons conscients de la valeur de la littérature dont la mission est d'éclairer l'humanité et de tirer la sonnette d'alarme sur les dangers auxquels est confrontée la société:

« À notre époque, les romanciers sont condamnés à avoir des ennuis, parce que c'est le roman plus que toute autre chose qui prévient contre le mensonge, l'oppression, tous les maux, parce que le roman rappelle aux lecteurs qu'ils sont des êtres humains. » (ROUAUD, 2011: 231)

Dans cette recherche, nous appliquerons la théorie de Tzvetan Todorov qui, dans son livre "Théories du Symbole" (1977), déclare que le signe dispose d'une valeur polysémique, et ce contrairement au symbole qui a une valeur universelle. Selon ce théoricien, le mot que l'on dit et la phrase que l'on cite n'ont jamais un sens littéral, mais ils revêtent un aspect symbolique et impliquent la réflexion du lecteur. Celui-ci se voit, à son tour, obligé d'appliquer sa raison, d'interpréter ce qu'il lit et de ne pas prendre à la légère un texte plein de signes et de messages à décrypter. D'après Todorov, il faut déployer un effort dans le déchiffrement du texte littéraire et chercher ce qui est entre les lignes, ce qui est indirect et implicite, ce qui est au-delà du mot cité.

Quant à notre problématique, elle consiste alors à prouver comment les signes peuvent dévoiler le fossé qui existe entre les différentes catégories de la société. Si certains personnages sont le symbole de l'inconscience et de l'ignorance, d'autres représentent la voix de la sagesse et de la raison qui rassemble les êtres dispersés et qui les invite à lutter contre l'injustice. Si certains signes témoignent de la misère des locataires, d'autres peuvent concrétiser le règne

absolu de l'argent ainsi que le caractère corrompu des seigneurs puissants et des capitalistes riches. Bref, nous tendons à prouver comment des idées abstraites comme le mal, la résignation, l'injustice et la force peuvent être concrétisées par le biais d'un moyen concret: le signe, qu'il soit une injure, un geste, un personnage ou un objet.

Pour ce qui est de la méthode que nous emploierons, elle résulte d'une double opération. La première est « **analytique** » grâce à laquelle nous passerons du général au particulier, dans une démarche « **déductive** ». Tout d'abord, nous décrirons le cadre spatio-temporel (le paysage qui entoure les habitants de la venelle des Sept Filles), puis nous parlerons d'un seul cas de ces habitants: les locataires de la maison de la mort certaine, la maison de Si Khalil et nous verrons comment ce personnage symbolise la tyrannie, la perfidie et le capitalisme absolu, comment il s'intéresse uniquement à l'argent, au luxe et à l'apparence extérieure et fait fi des principes moraux. En ce qui concerne la deuxième approche, elle est « **dialectique** » par excellence car elle nous permet de parler d'une thèse (l'incommunicabilité entre les différents locataires, devenus inaptés à affronter Si Khalil, le propriétaire perfide), de la réfuter et d'examiner son antithèse (en parlant du rôle d'Abdel Al qui incarne la sagesse et qui conseille aux locataires de s'unir ensemble contre la tyrannie).

Nous tenterons de prouver que le non-dit ou l'implicite a un rôle plus grand que le dit ou l'explicite. Hypothèse qui, dès le premier abord, s'avère difficile à prouver. Cependant, Cossery a le mérite d'avoir produit une oeuvre riche en signes et d'avoir invité son lecteur à se débarrasser de son esprit étriqué qui le pousse toujours à se fier au sens littéral des termes. Parviendra-t-il à défendre la thèse des pauvres et des marginaux en employant un langage allégorique? Les idées abstraites pourront-elles revêtir un aspect concret grâce à l'écriture cosseryenne? C'est dans les pages suivantes que nous essaierons de répondre à toutes ces questions.

2. Le cadre spatio-temporel, un signe de la misère totale.

Dans le roman de Cossery, l'espace joue un rôle primordial dans l'intrigue. En fait, le livre s'ouvre sur la description d'une Égypte sous le poids du froid, lequel est considéré comme un signe naturel transformé en « signe intentionnel » (TODOROV, 1977: 45) car il permet au narrateur de concrétiser la misère des Égyptiens. Dès le matin, ceux-ci éprouvent des sensations désagréables au plan tactile et ne jouissent point de la chaleur nécessaire à leur sécurité et à leur épanouissement moral:

« C'était l'hiver, le terrible hiver de l'Égypte misérable. La journée avait commencé dans l'horreur d'un froid glacial. D'abord, le vent avait harcelé la ville moderne et ses bâtisses en béton armé, pareilles à d'invincibles forteresses. Puis, il avait déferlé comme un sauvage sur les quartiers populaires. (...). Il passait à travers les cloisons branlantes des taudis; il pétrissait des ruines; il s'enroulait autour d'infâmes décombres, soulevant partout l'odeur pestilentielle de la misère. » (COSSERY, 1999: 7).

Il ne s'agit pas ici d'une description neutre. En fait, il y a un rapport entre les personnages et le paysage car l'incipit du roman évoque deux espaces antithétiques: une ville moderne (avec de grands bâtiments) qui protège ses habitants et un bidonville qui abonde en sensations mortelles aux plans tactile et olfactif. Tout le long du roman, Cossery met en lumière l'écart entre riches et pauvres. L'exemple ci-dessous souligne que même la nature a privé ceux-ci de leurs droits:

« Mais dans les quartiers populaires, ce soleil magnifique faisait figure d'assassin. Sous ses rayons obliques, les masures infâmes étaient comme éclaboussées de sang. On aurait voulu le voir disparaître pour retomber de nouveau dans le noir fortuné de la nuit. Il n'y avait que la nuit, pour les pauvres. Là seulement, ils se sentaient eux-mêmes et pouvaient cacher la honte de leur longue agonie. » (COSSERY, 1999: 59)

La nuit dans laquelle sombrent ces habitants n'est donc pas perçue comme un soulagement grâce auquel ils parviennent à se

débarrasser de la chaleur torride du soleil impitoyable, mais comme un décor qui accentue la douleur humaine et qui renforce chez eux le sentiment de dérélliction.

Ces hommes privés de destin n'ont pas seulement besoin d'argent ou de

logement convenable, mais aussi d'une nature euphorique qui leur ferait sentir qu'ils sont des êtres humains et qu'ils jouissent encore de la bénédiction divine. Mais il paraît bien qu'ils sont doublement maudits puisque le soleil (source de la lumière et de la vie) les frappe par ses canicules et qu'il se transforme en « assassin ». Or dans les quartiers riches, cet astre continue de jouer son rôle de protecteur qui confère à la ville un halo édénique:

« C'était un matin splendide. Le ciel était d'un bleu pâle, sans un bout de nuage. Un soleil éblouissant inondait la terre. L'air était doux et tiède, à peine perceptible.

Tout cela était bien beau, oui, du côté de la ville européenne; et surtout de l'autre côté du fleuve, là où s'étalent les villas somptueuses et les jardins fleuris. » (COSSERY, 1999: 59)

La nature joue alors le rôle du destin injuste qui se complaît à infliger un châtement aux pauvres habitants de la venelle des Sept Filles et à combler les riches de tous les dons. Si le soleil brûle - par son feu - les quartiers populaires, il brille - grâce à sa lumière - dans les quartiers riches et met un terme à l'obscurité de la nuit ainsi qu'à tous les sentiments de doute, d'angoisse et de crainte qui s'y rapportent.

À cette attitude discriminatoire éprouvée par le sort s'ajoute une autre forme de maltraitement et d'humiliation: le vol de la plaque qui comporte le nom de la Venelle "les Sept Filles". À l'endroit de la plaque, on a même écrit « une venelle à vendre » (COSSERY, 1999: 31), comme si les habitants de cette venelle étaient prédestinés à l'esclavage, comme s'ils étaient privés d'identité et de dignité.

Si nous passons du général au particulier, nous trouverons qu'une partie des habitants de cette venelle est beaucoup plus maudite que

les autres, et ce parce qu'ils habitent dans la maison de la mort certaine, dans la maison de Si Khalil:

« Tapie au sommet de la venelle des Sept Filles, la maison de Si Khalil, le propriétaire dégoûtant, craquait sous la rafale et achevait de se convertir en ruines. Il faut dire l'atroce vérité. Cette maison ne tenait debout que par miracle. Seuls, des fils de putain, aveuglés par une mère abjecte, pouvaient abriter leur chétive existence entre ces murs délabrés. » (COSSERY, 1999: 7)

Dans ce passage, la maison devient le signe de la mort. Plutôt que de symboliser la correspondance et l'harmonie et de fournir aux habitants le refuge et la chaleur, la maison se transforme en espace dysphorique qui concrétise tous les sentiments de rupture et de dysharmonie. Certains critiques littéraires vont même jusqu'à évoquer ce drame où l'on trouve que l'être humain souffre du dépaysement et de l'insécurité au sein de la maison, laquelle est censée constituer son havre de paix:

« Le motif d'effroi revient à brutaliser l'espace policé et familial, organisé et affectif (...). Contre toute attente, l'espace domestique est devenu un espace sauvage, l'intime est devenu étranger. Ce qui est géographiquement le plus proche devient le plus angoissant. » (VION-DURY & al., 2005: 437)

Si la maison de Si Khalil est le signe de l'angoisse, c'est parce qu'elle est sur le point de s'effondrer. La mauvaise réputation de cette maison va même jusqu'à effrayer les enfants du quartier:

« En vérité, la maison de Si Khalil servait d'épouvantail aux mères éplorées quand elles voulaient effrayer leur progéniture turbulente. (...). On disait, par exemple, qu'elle datait de mille ans et que son ancien propriétaire était un ogre. » (COSSERY, 1999: 9)

La maison de Si Khalil recèle ainsi tous les sens de la mort et de la terreur. On va même jusqu'à la comparer à « une tombe » (COSSERY, 1999: 50). De tous les habitants démunis de la venelle, ceux de la maison de Si Khalil se voient persécutés par le vent impitoyable:

« Le vent hurlait dans la venelle. On entendait son souffle puissant qui broyait les charpentes pourries des mesures. Le vieux Kawa sentait le froid s'immobiliser en lui. C'était une douleur qui n'avait ni commencement ni fin. Elle avait l'immobilité d'une lame de couteau plongée dans la chair vive. » (COSSERY, 1999: 14-15)

Le climat s'avère si cruel qu'il procure au vieux Kawa (un des habitants de la maison de Si Khalil) des sensations douloureuses. Dans La Maison de la mort certaine, le froid attaque les corps des personnes vulnérables: les vieillards, les femmes et les maigres. Il n'est donc pas étrange que la maigre Khécha (femme de Chéhata) tombe aussi en proie au froid:

« Celle-là n'avait même pas de mélaya; elle était couverte de hardes piteuses, extrêmement minces, et ne cessait de frissonner dans le froid. Visiblement, elle était rongée par la fièvre. Mais elle se montrait pire que les autres, et sa voix de fantôme apparaissait dans ce tumulte comme la voix même de la mort. » (COSSERY, 1999: 24-25)

Ce paysage cruel amplifie la crise des gens et empoisonne davantage leur existence. À nos yeux, le froid est le signe qui renvoie aux aléas de la vie et aux vicissitudes du destin. Pour ce qui est de la "mélaya", elle correspond à l'arme ou au moyen grâce auquel l'être humain se défend contre les coups du destin. Or en raison de sa pauvreté, cette femme ne porte pas un vêtement susceptible de la protéger contre le climat cruel. Elle ne porte que des hardes minces. Elle se voit donc désarmée face au destin. Ainsi tombe-t-elle en proie à la maladie, à la "fièvre" qui provoque le déclin rapide de son corps et qui la rapproche de la mort. Pour ce qui est de son mari, Chéhata (le menuisier), nous pouvons dire que sa présence n'est ni consolatrice ni protectrice. En fait, il ne cherche pas à améliorer la condition socio-économique de sa famille. Plutôt que de se montrer assez pratique pour s'engager dans un travail rentable destiné à débarrasser sa famille de la misère où elle s'enlise, cet homme opte pour de vaines solutions qui aggravent la crise au lieu de l'éradiquer; il fournit toujours un travail qui ne répond jamais

aux commandes des clients, mais qui l'aide à « oublier (...) l'insatiable faim qui le dévorait. » (COSSERY, 1999: 15).

La condition de la famille de Chéhata n'est pas pire que celle de la famille du vieux Kawa. Ce dernier trouve du plaisir à manger deux oranges pourries que sa femme Khadouga a ramassées dans les poubelles:

« Il mange comme un enfant gourmand, claque la langue, s'essuie la bouche avec la main. (...) Ces oranges pourries ont un goût acide qui lui donne le hoquet. Le vieux Kawa ferme les yeux de satisfaction. Il avale avec un plaisir visible. » (COSSERY, 1999: 102).

Ces gens sont donc privés du nécessaire. Ayant faim, Kawa n'a pas le luxe de choisir les aliments qu'il préfère. Il se contente de fouiller dans les ordures et de manger ce qu'il y trouve. À l'intérieur de son corps, les sensations gustatives amères se transforment en sensations délicieuses.

Avec la famille de Rachwan Kassem, la situation s'avère un peu plus supportable puisque l'épouse, "Om Saad", jouit encore de la beauté. Toutefois, le bébé qu'elle allaite ressemble à un mort-vivant:

« C'était une femelle encore jeune et assez excitante. Elle allaitait une espèce d'enfant informe, dont on ne savait s'il était vivant ou mort. » (COSSERY, 1999: 22)

Même si les parents échappent au coup de la misère et même si la mère dispose d'un pouvoir de séduction, la progéniture est appelée à souffrir. Pour ce qui est de l'"enfant informe", il symbolise ici la génération à venir, condamnée à vivre des jours sans lendemain et à affronter l'inconnu et la mort.

Dans le roman de Cossery, la maison de Si Khalil (celle qui abrite les gens mentionnés ci-dessus) symbolise l'errance, la précarité et l'instabilité des habitants qui mènent « une vie amère et pleine de tristesse » (COSSERY, 1999: 18). Si nous lisons la pause descriptive ci-dessous, nous verrons que le logement d'Abdel Al, un des locataires, connote le danger, la menace et l'insécurité:

« Le logement du charretier se composait d'une grande pièce et d'un réduit sombre et poussiéreux, où l'on empilait les hardes. Des nattes et un escabeau traînaient par terre dans un désordre d'incendie. Dans un coin, une marmite vide se morfondait sur un réchaud à pétrole. La pluie avait inondé certains endroits de la pièce. » (COSSERY, 1999: 71)

Chez Abdel Al, tout est donc pêle-mêle; tout est éparpillé çà et là: les vêtements et les ustensiles de cuisine sont placés auprès des meubles, lesquels se réduisent à un "escabeau". Il n'y a pas non plus une répartition des pièces: ni salon ni cuisine ni chambre à coucher. Même si la lumière du jour entre chez Abdel Al, elle ne fait que choquer la vue du spectateur en mettant en relief la modestie du logement ainsi que la laideur du décor:

« La clarté du jour, qui pénétrait par la moucharabieh vétuste, donnait à ce décor un aspect ravagé. » (COSSERY, 1999: 71)

Ce qui accentue l'ampleur du drame des habitants, c'est que ces locataires misérables doivent payer le loyer à Si Khalil. Ils sont sûrs qu'ils vont mourir dans cette maison qui peut s'écrouler à n'importe quel moment, mais ils doivent cependant se soumettre à ce propriétaire odieux qui symbolise le capitalisme absolu. Ce personnage malhonnête ose même venir à la maison et réclamer le loyer:

« Il vient réclamer son argent; il faut qu'on lui donne son argent, à lui, le propriétaire perfide, le bourreau sans pitié. » (COSSERY, 1999: 127)

L'argent passe ici pour un « signe motivé » (TODOROV, 1977: 45) qui invite Si Khalil à courir le risque de s'adresser à des locataires indignés et à se diriger vers une maison qui peut s'écrouler à n'importe quel moment. Nous avons donc égard à un être aveuglé par les bandeaux d'ignorance qui le poussent à tricher, à duper, à exploiter les autres et à entreprendre des spéculations criminelles pour s'enrichir. À ses yeux, c'est la richesse qui lui assure le respect, le prestige et le pouvoir. C'est l'argent qui constitue sa raison d'être, qui le met au-dessus de tout le monde et

qui l'isole dans une sphère éloignée de ce milieu misérable, représenté par les

habitants de la venelle:

« Tout en gravissant la venelle, Si Khalil ressentait les effets de cette misère avilissante qu'il tentait d'oublier dans sa petite villa de Manchieh. » (COSSERY, 1999: 49)

La "villa" où habite Si Khalil devient alors un signe du luxe et de la supériorité, une preuve concrète de l'aisance matérielle de cet homme odieux. Cette villa l'aide à oublier tous les aspects de la misère qui l'ont choqué au cours de sa visite de la venelle. À ce trait de richesse s'ajoute l'aspect physique de Si Khalil qui se soucie beaucoup de sa beauté et de son élégance:

« Il faisait tout son possible pour se montrer puissant et autoritaire. De temps en temps, il contemplait dans l'un des miroirs rétroviseurs son visage frais rasé et sa moustache brillante de cosmétique. Cela raffermissait son courage. » (COSSERY, 1999: 49)

Mais si Si Khalil voit que "son visage frais rasé" et "sa moustache brillante de cosmétique" sont des signes motivés susceptibles d'accroître son pouvoir, nous en tant que chercheur, nous voyons que ce sont des signes arbitraires qui n'ont rien à voir avec le prestige ou le pouvoir. Ils ne reflètent que le caractère superficiel d'un être égoïste qui se complaît à se vanter de ce qu'il a et non de ce qu'il est. Aux yeux de cet homme, c'est le paraître qui compte, et non pas l'être. Cet exemple ne fait que refléter la mentalité des propriétaires qui se fient uniquement aux apparences trompeuses et qui n'accordent aucun intérêt à l'essence de l'être. Cet homme a aussi grand soin de ne pas salir dans la poussière ses « bottines de cuir jaune, à boutons, commandées sur mesure » (COSSERY, 1999: 48).

Tout le long du roman, cet homme s'occupe de ses objets et de ses trésors. Il cherche toujours à aller de pair avec le progrès technique:

« Cette bicyclette était l'objet d'un intérêt extrême de la part de Si Khalil. (...). C'était une bicyclette extraordinaire, présentant tous les derniers perfectionnements modernes et munie- suprême magnificence - de deux miroirs rétroviseurs, fixés de chaque côté du guidon. » (COSSERY, 1999: 48-49)

Cette description respire donc le luxe, le confort ainsi que tous les sens de la modernité. Afin d'attirer les locataires au dehors, Si Khalil actionne le timbre de sa bicyclette. Ce personnage se montre donc assez orgueilleux pour refuser de monter chez les locataires et discuter avec eux, comme si sa présence dans cette maison allait porter atteinte à son prestige et que la compagnie des locataires allait profaner son allure sacrée. La description de la bicyclette met en relief le matérialisme de cet homme qui se dote de tous les moyens d'élégance.

Dès son arrivée à la venelle, Si Khalil assiste au dénigrement de son prestige: quelques enfants provocateurs et cyniques de la venelle éprouvent une attitude hostile à son égard et touchent à sa bicyclette:

« Dans la cour, il s'aperçut que sa bicyclette n'était plus à sa place. Il courut vers la venelle et vit alors un spectacle qui l'horrifia: les gamins s'étaient saisis de la bicyclette et, montés dessus à plusieurs, ils dégringolaient la pente, dans de grands éclats de boue. » (COSSERY, 1999: 74)

Le geste des enfants a une valeur symbolique car c'est une atteinte à la personne de Si Khalil. Celui-ci ne devient plus le propriétaire qu'on craint et qu'on respecte. Au contraire, on se complaît à l'humilier en transgressant ses ordres, en lui volant sa bicyclette somptueuse et en essayant de la salir.

En général, l'incommunicabilité et l'incompréhension règnent entre Si Khalil et les pauvres locataires. Chaque camp méprise et sous-estime l'autre. Pour les locataires, Si Khalil n'est qu' un "propriétaire dégoûtant" (COSSERY, 1999: 90) qui s'enrichit en achetant les vieilles maisons croulantes. Les locataires s'opposent à cet homme qui est « un propriétaire de la pire espèce » (COSSERY,

1999: 47), qui incarne le matérialisme et le mercantilisme dans leurs pires formes. Il est celui qui abuse de la situation des pauvres locataires. Il sait bien que ceux-ci sont incapables d'assumer les frais du déménagement ou d'abandonner la maison. Ainsi refuse-t-il de réparer la maison et insiste-t-il toutefois pour prendre son loyer. Ainsi éprouve-t-on une haine considérable à son égard.

Pour ce qui est de Si Khalil, il n'éprouve aucune sympathie à l'égard des couches défavorisées et démunies. Par contre, il exploite les locataires et se qualifie de « propriétaire respectable » (COSSERY, 1999: 55). Jouissant du luxe, cet homme méprise les pauvres qui incarnent, pour lui, une altérité corruptrice et insupportable. La scène ci-dessous souligne que Si Khalil fait preuve de morgue hautaine vis-à-vis des pauvres locataires:

« De toute sa personne émane un air de supériorité comique, qu'accentuent encore les cahots de la route. Ses yeux brillent d'un désir de domination et de gloire. » (COSSERY, 1999: 47)

Le riche croit que l'argent est l'unique moyen qui lui permet d'être heureux et supérieur aux Autres et de contrôler leur existence. En raison

de sa fortune, Si Khalil croit qu'il a le droit de vaincre, d'écraser les locataires misérables.

Essayant d'apaiser les locataires qui craignent que la maison ne s'effondre, Si Khalil recourt à un stratagème. Il leur apporte un soi-disant ingénieur pour leur dire qu'il n'y a rien à craindre et que la maison est dans un bon état. Dès l'arrivée de cet ingénieur, les locataires comprennent la ruse de Si Khalil, et ce en raison de l'apparence et de la tenue vestimentaire de cet homme efféminé, le soi-disant ingénieur. La scène ci-dessous révèle que ces locataires, quoiqu'analphabètes, jouissent d'une certaine intelligence:

« Les femmes surtout demeurèrent consternées à la vue de cet ingénieur de vingt ans, habillé d'un pantalon de couleur bois de rose, à la mode charleston, et d'un veston vert bouteille rehaussé d'une pochette d'un rouge cinglant. La femme de Bayoumi ne put s'empêcher de remarquer:

- C'est un ingénieur ou bien une danseuse que tu nous amènes là, ô Si Khalil? » (COSSERY, 1999: 67)

Les vêtements et l'âge de ce jeune ingénieur soulignent bien que Si Khalil ne choisit pas les bonnes personnes destinées à remplir les rôles qu'il souhaite. Il sous-estime les locataires de sorte qu'il leur a apporté un homme qui manque de charisme et d'expérience, un homme qui est incapable de s'imposer ou de gagner le respect ou la confiance des autres. C'est ainsi que Si Khalil ne se montre pas assez intelligent pour pouvoir convaincre ses locataires de la bonne condition de sa maison. En d'autres termes, ce propriétaire n'est pas prêt à aider ses locataires pour maintenir la maison en bon état ou pour assumer les frais de son entretien et de sa réparation. Ils sont donc censés agir seuls. Mais comment réussiraient-ils à triompher de leur ennemi s'ils étaient séparés l'un de l'autre et si chacun vivait isolé dans son îlot, dans sa tour d'ivoire?

3. Les signes de l'incommunicabilité entre les locataires.

Dans ce roman, tous les personnages se ressemblent dans l'égoïsme, l'insensibilité et la nonchalance. En fait, ce volet est axé sur l'étude des manifestations de l'incommunicabilité ambiante. Tout d'abord, ces locataires acceptent le fait accompli:

« Quant à ses locataires, c'étaient des gens endurcis à tout, depuis longtemps habitués à toutes les terreurs hallucinantes de la vie des

pauvres. Leur étrange misère ne leur laissait pas le temps de comprendre et de crier. D'ailleurs, à quoi bon crier? Là où ils étaient, personne ne pouvait les entendre. Alors, ils se disaient avec sagesse qu'un malheur qu'on connaît vaut sans doute mieux qu'un malheur sournois et qui se cache. » (COSSERY, 1999: 8)

C'est ainsi que ces locataires se résignent à la mort et qu'ils font l'autruche. Paresseux, ils refusent de déployer le moindre effort pour sauvegarder leur vie en danger. Ça leur est égal de vivre ou de mourir. En d'autres termes, leur pauvreté rend la vie vaine à leurs yeux et les pousse à souhaiter la mort. Analphabètes, ils ignorent le

simple vocabulaire et s'avèrent dépourvus du moindre esprit culturel, comme en témoigne la phrase de Rachwan Kassem, un des locataires de la maison:

« - Le gouvernement, dit Rachwan Kassem, n'a pas d'adresse. Personne ne sait où il habite et personne ne l'a jamais vu. » (COSSERY, 1999: 90-91)

La réponse de cet homme révèle son ignorance; il croit que le gouvernement est une personne qu'on voit, à qui l'on s'adresse et qui a un domicile et l'on ignore que c'est un pouvoir politique représenté par maintes administrations et autorités. Un autre locataire (Soliman El Abit) dévoile aussi son ignorance de ce terme en parlant de la formation et du parcours scolaire du gouvernement:

« - Que dis-tu, Oncle Kawa? Le gouvernement ne sait pas lire. Le gouvernement est allé à l'école avant d'être gouvernement. Ne le savais-tu pas, Oncle Kawa? Quand j'étais petit, je voulais devenir gouvernement. » (COSSERY, 1999: 107)

Cette scène produit un rire qui découle de la naïveté de ce locataire qui croit que le mot "gouvernement" est une personne ou une profession.

À l'ignorance de la signification des termes politiques, s'ajoute la difficulté de déchiffrer la psychologie des voisins y compris Bayoumi, le montreur de singes, qui incarne un caractère mystérieux. En fait, il y a un grand écart qui sépare cet homme du reste des habitants:

« En vérité, dans l'esprit du montreur de singes existait la croyance que son métier comportait certaines pratiques mystérieuses, (...). Tout ce qui pouvait faire croire à son essence mystérieuse le ravissait. Dans plusieurs quartiers de la ville, il jouissait d'une renommée maléfique. » (COSSERY, 1999: 119)

Le mystère dont s'entoure cet homme le rend un paria dans la maison. Il s'agit d'un personnage impénétrable. On a besoin d'un dictionnaire pour interpréter son langage symbolique. Certes, avec les voisins analphabètes, Bayoumi n'aura jamais de rapports réussis. On a

toujours l'impression qu'il vient d'une autre planète. Même son regard est mystérieux:

« C'était un homme pâle, aux yeux pleins de mystère (...). Il salua les hommes en les fixant de son regard énigmatique. De sa bouche coulaient des paroles incompréhensibles. » (COSSERY, 1999: 43)

Le "regard énigmatique" passe ainsi pour un signe qui accentue la méfiance des locataires à l'égard de cet homme. Personne n'est prêt à entamer un dialogue avec un être mystérieux et pessimiste qui encourage les autres à ne déployer aucun effort pour mener une vie digne:

« - Il faudra que tu apprennes, dit Bayoumi. Après, ta vie sera plus facile. Moi, j'ai longtemps vécu dans les ruines. C'était de l'autre côté de la ville, dans un terrain abandonné, près de Boulac. J'avais pour compagnons des chiens sauvages. » (COSSERY, 1999: 45)

Comme Bayoumi est un montreur de singes et qu'il est habitué à travailler avec les animaux, il n'éprouve donc aucune crainte de côtoyer les bêtes dans les rues. Ainsi invite-t-il Soliman El Abit à faire de même et à vivre dans les ruines.

Au fossé qui sépare les locataires les uns des autres, s'ajoutent aussi les problèmes personnels de chaque habitant. Tout d'abord, Ibrahim Chéhata souffre de la faim et de la misère:

« Il occupait, en compagnie de sa femme et de ses quatre enfants, un infâme réduit dans les sombres profondeurs de la maison. C'était une famille famélique. Ils traînaient une misère vraiment moyenâgeuse et se mouraient tous de consommation. » (COSSERY, 1999: 15)

La "consommation" est ici un signe de la misère totale. Il est donc normal que ce personnage s'intéresse à son ventre avant de s'intéresser à la condition de son logement. Pour apaiser cette faim, il décide d'enlever la chèvre de Bayoumi, de la tuer et de la manger:

« Il va enfin manger. Il va enfin combler le vide qui est en lui. (...).

Ce fut cette nuit-là que Chéhata, le menuisier, vola, pour la manger, la chèvre savante de Bayoumi. » (COSSERY, 1999: 137)

C'est ainsi que Chéhata recourt à la perfidie et au vol pour ne pas mourir de faim. Il abuse de son voisin et lui porte atteinte. Son égoïsme le pousse à mettre un terme à sa faim, abstraction faite du moyen. Ce locataire trompe ainsi son "semblable" et lui vole ses biens. Comment donc ces gens s'uniraient-ils ensemble pour lutter contre la tyrannie de Si Khalil?

Un troisième locataire qui s'appelle "Soliman El Abit" incarne la paresse par excellence. Ce vendeur de melons échappe toujours à la responsabilité:

« Soliman El Abit dormait parce qu'il se trouvait actuellement en chômage forcé. Comme chacun sait, l'hiver n'est pas la saison des melons, et Soliman El Abit profitait de cette accalmie pour s'offrir un long repos. » (COSSERY, 1999: 22)

"L'hiver" est ici considéré comme le signe du repos, comme si Soliman El Abit était un animal qui fait une sorte d'hibernation. S'il tient toujours au commerce des melons, c'est parce que ce travail lui assure un repos continu. Pour ce qui est des besoins du ménage, c'est sa femme Néfissa qui y subvient en faisant la lessive chez les bourgeois de la ville.

Un homme qui refuse d'assumer la responsabilité de son foyer, lutterait-il pour défendre les droits de ses voisins? Ou bien posséderait-il le pouvoir d'affronter Si Khalil et le pousserait-il à réparer sa maison? C'est ainsi que Soliman El Abit devient le signe de l'homme passif, de la mascotte qui n'a aucun rôle influent dans la vie des autres.

Si Soliman El Abit refuse de travailler, Rachwan Kassem travaille comme réparateur de réchauds à pétrole. Ce métier le place au-dessus des Autres qui, à ses yeux, sont dénués d'esprit. Dans le passage ci-dessous, le vêtement et la profession de ce personnage passent pour des signes à étudier:

« Ce Rachwan Kassem, le réparateur de réchauds à pétrole, était un fat et un entêté. Il se prenait pour un technicien de première classe. À la différence des autres locataires, habillés tous de galabiehs, il portait, lui, une salopette en toile bleue formée de deux pièces, usée et rapiécée par endroits. Sa profession lui semblait contenir tous les éléments de la technique moderne. L'étalage de ses connaissances mécaniques empoisonnait la vie de tous les habitants de la maison. » (COSSERY, 1999: 52)

La profession de cet homme accentue le fossé qui existe entre lui et ses voisins. À cause de sa position sociale, il se montre assez orgueilleux pour sous-estimer les Autres, comme si la vérité sortait uniquement de sa bouche, comme si c'était lui seul qui comprend. Sa tenue vestimentaire est un signe qui marque l'altérité qu'il incarne parmi ces gens populaires. Le rang prestigieux qu'il croit occuper ne lui vaut que malédiction et haine; les autres locataires en ont assez de son pédantisme et de son complexe de supériorité. Comment donc cet homme coopérerait-il avec les Autres pour se défendre contre la tyrannie de Si Khalil? Comment même les locataires lui permettraient-ils de les côtoyer et de partager leurs crises, leurs problèmes et leurs décisions?

À l'égoïsme de Rachwan Kassem s'ajoute celui d'Abd Rabbo, le boueux:

« Le boueux partit sans répondre. Il ressentait pour ses voisins le mépris d'un homme aisé pour des mendiants. S'il vivait parmi eux, c'était simplement par avarice. Son logement ne lui coûtait qu'une somme minime. Le boueux gagnait assez d'argent pour pouvoir aller vivre ailleurs. » (COSSERY, 1999: 96)

Le "boureux" est donc le signe de l'homme égoïste qui vit uniquement avec ses semblables pour la simple raison de ne pas payer un loyer plus grand. Le silence de cet homme passe pour un « signe intentionnel » (TODOROV, 1977: 45) ; il n'est pas prêt à mener un dialogue fructueux avec ses voisins pour essayer de combattre l'injustice et de trouver une issue au problème commun qui les touche. En lisant la situation ci-dessous où

Abdel Al interroge le boueux sur ce que ce dernier compte faire à propos de la maison décrépète, nous écouterons la réponse d'un homme indifférent au malheur commun:

« - Si tu veux le savoir , eh bien! je ne compte rien faire, te voilà satisfait. » (COSSERY, 1999: 115)

En effet, ce boueux incarne, lui aussi, une altérité insupportable. Par sa nonchalance, il refuse d'aider les Autres ou de participer à n'importe quelle action positive ou salutaire. Il agit comme s'il appartenait à une autre planète. L'argent qu'il gagne lui sert de barrière psychologique destinée à le séparer de ses "semblables", de ses "prochains". Or, tous ces sentiments de mépris ne se manifestent jamais dans la parole de cet homme; celui-ci emploie moins les mots que les gestes qui s'offrent comme « un langage non verbal qui complète, nuance, corrige et parfois contredit le langage parlé. » (GOFFMAN, 1973: 182)

Dans La Maison de la mort certaine, le langage gestuel reflète la stérilité des rapports sociaux et humains entre Abd Rabbo et ses voisins:

« On vit arriver Abd Rabbo, le boueux, qui monta chez lui sans s'arrêter et qui salua les hommes d'un geste manifestement dédaigneux. » (COSSERY, 1999: 57)

Ce "geste dédaigneux" est donc un signe qui dévoile l'intérieur de cet homme perfide, lequel ne s'intéresse guère au sort de ses voisins. En fait, il incarne un égoïsme et un machiavélisme extrêmes. Il est capable de tout. Ainsi ne faut-il jamais compter sur lui:

« Abdel Al savait qu'il ne devait pas compter sur le boueux. Cet homme était un traître, capable de vendre sa propre mère pour de l'argent. Il ne connaissait que son métier hideux. Abdel Al le soupçonnait de cacher une fortune. Non ce n'était pas sur celui-là qu'il faudrait compter. Celui-là était déjà avec les autres, ceux qui tuent le peuple et le volent. Il les trahirait sûrement. » (COSSERY, 1999: 97)

L'ordure que cet homme ramasse renvoie donc à la pourriture morale qu'il incarne, c'est-à-dire à son mauvais caractère. S'il fait

partie des locataires de la maison de la mort certaine, sa richesse l'éloigne déjà des pauvres. Il vit avec les marginaux, mais en même il est exclu de leur sphère:

« Par rapport à lui, les autres locataires n'étaient que de pâles vagabonds. » (COSSERY, 1999: 35).

Ainsi ce personnage déteste-t-il les plans collectifs. Il n'est donc pas étrange que cet homme - vers la fin du roman - prenne sa femme et abandonne la maison.

Les disputes quotidiennes et l'échange d'injures entre les voisins s'offrent aussi comme une cause supplémentaire qui élargit le fossé entre les locataires. Chacun se moque de l'autre. Tout d'abord, la femme de Soliman El Abit lance des injures à la femme de Rachwan Kassem car d'après elle, Rachwan n'a pas bien réparé son réchaud, vieux de cent ans. Elle a considéré cet acte comme un vol camouflé, comme une sorte d'escroquerie. Cette femme se complaît aussi à injurier Abd Rabbo, le boueux, en lui disant qu'il ne connaît que « l'odeur de la pourriture » (COSSERY, 1999:114) et à humilier son voisin, Souka (l'artiste errant) en lui conseillant de se laver. Or son mari, lui-même, Soliman El Abit, est méprisé de tout le monde:

« Tous les locataires le regardaient avec un profond mépris. Sa saleté, sa laideur et son ignorance crasse n'avaient pas d'égales; elles dépassaient les bornes de l'humain. » (COSSERY, 1999: 35)

Enfin, Zakiya (la femme de Bayoumi) ne voit dans les locataires que de « pâles éphèbes » (COSSERY, 1999: 23), incapables de faire face à Si Khalil. Le seul homme qu'elle respecte dans la maison, c'est son mari.

Bref, l'injure sert à établir une barrière psychologique entre les locataires d'une même maison. C'est un signe qui témoigne de l'hostilité qu'on éprouve envers les Autres. Ce langage recèle tous les sentiments négatifs: haine mutuelle, méfiance à l'égard d'autrui, envie, conflit entre les fils d'une même communauté, etc. À nos yeux, il est normal que ces conflits aient lieu car aucun individu ne

ressemble à l'autre; au contraire, il y a toujours des différences de caractères, de mentalités et d'idées. Cette divergence est soulignée par certains critiques littéraires:

« ainsi une seconde caractéristique du roman consiste en la présence des personnages distincts les uns des autres, en interaction les uns avec les autres, et bénéficiant chacun d'une psychologie individuelle (...). » (CHENIEUX, 1983: 10 - 11)

Ce qui empire la situation, c'est que quelques locataires s'avèrent pessimistes et indifférents vis-à-vis de la mort. Ainsi ne sont-ils pas prêts à lutter contre l'injustice de Si Khalil. Nous avons l'exemple de Souka qui

espère que la fin du monde aura lieu dans les plus brefs délais:

« Elle est loin, la fin du monde, dit Souka. Et c'est d'ailleurs ce qui me désespère. » (COSSERY, 1999: 60)

Il y a aussi Kawa, ce vieil homme, qui n'attend rien de nouveau dans ce monde. Nous avons enfin l'exemple de Chéhata, le menuisier, qui incarne la misère extrême. À ses yeux, la mort est le seul moyen qui puisse mettre un terme à sa souffrance. Il va même jusqu'à dire à Souka:

« Au contraire, mon fils. Depuis que je sais qu'elle (la maison) va s'écrouler, je n'ai plus peur. Avant, il y avait un tas de malheurs qui me poursuivaient. Mais maintenant, il n'y en a plus qu'un seul. C'est moins pénible à supporter. Un seul malheur, un formidable, puis ce sera la mort. » (COSSERY, 1999: 66)

Ce climat qui se caractérise par la déception et le désespoir n'aurait-il pas de fin? N'y aurait-il pas un seul locataire, dans cette maison, qui se caractérise par la sagesse et qui sait organiser ses idées ou rassembler ces gens dispersés et les sensibiliser de l'ampleur du danger? C'est dans le dernier axe de notre étude que nous répondrons à ces deux questions.

4. Le personnage d'Abdel Al, la voix de la raison et de la sagesse.

Dans ce roman, il y a une opposition binaire entre les personnages passifs et les personnages actifs. En d'autres termes, ce livre est régi par une « dialectique des contraires » (MAURON, 1996: 63).

De tous les locataires qui habitent dans la maison de Si Khalil, seul Abdel Al est conscient de l'ampleur du danger qui les assaille. Tout d'abord, il sait bien qu'il ne faut rien attendre du gouvernement:

« Seulement, Abdel Al, lui, haïssait les autorités, (...) se disait qu'avec la police, on n'était jamais sûr de rien et qu'elle serait capable de croire Si Khalil qui, après tout, était un propriétaire. » (COSSERY, 1999: 75-76)

Le gouvernement, qui est censé défendre les droits du peuple et s'intéresser à sa vie, symbolise donc l'injustice. Propriété et richesse deviennent donc un signe du pouvoir qui vaudrait à Si Khalil le respect, la confiance ainsi que l'appui absolu du gouvernement. La situation ci-dessous (qui met en scène un dialogue entre les locataires et un gendarme) prouve l'exactitude du point de vue d'Abdel Al:

« - (...) Dites-moi, qu'est-ce qu'elle a, votre maison?
- Comment! dit Mabrouka, tu ne vois rien?
- Non, je ne vois rien, dit le gendarme.
- Alors, tu n'as pas bien regardé, dit Soliman El Abit.
- Simplement, elle va s'écrouler, dit Abdel Al.
- Quand ça? s'inquiéta le gendarme.
- Peut-être tout de suite, répondit Abdel Al. » (COSSERY, 1999: 131)

Le gendarme renvoie - par métonymie - à la police, voire au gouvernement sur lequel il ne faut jamais compter. Ainsi ce gendarme (ou ce gouvernement), qui prétend ne rien voir, ne s'avère- t- il pas prêt à améliorer la condition des pauvres ni à

écouter leurs plaintes. La présence de ce gendarme qui fait l'autruche, n'est ici qu'un signe d'indifférence et de nonchalance. De cette scène émanent tous les sentiments de déception et de déréliction. En écoutant les mots du gendarme, les locataires perdent tous les repères ainsi que toute confiance dans les autorités qui font fi des plaintes du peuple et qui ne protègent que les puissants et les capitalistes riches. Cette situation rend Abdel Al conscient de la vanité des doléances et des reproches. En effet, la parole est l'arme des faibles, alors que l'action positive est le seul moyen qui permettra aux locataires de triompher de Si Khalil.

Ce qui pousse également Abdel Al à effectuer une initiative fructueuse destinée à débarrasser les locataires de l'humiliation dans laquelle ils sombrent, c'est qu'il faut protéger les droits de ses enfants (mais aussi les enfants des autres locataires) car ils symbolisent l'avenir. L'enfant d'Abdel Al devient même le porte-parole de tous les enfants de la maison. Dans le passage ci-dessous, l'enfant semble blâmer son père, Abdel Al, d'avoir été le complice de Si Khalil en refusant de l'affronter:

« Dans l'indifférence sauvage de l'enfant, Abdel Al voyait le signe d'une haine fortement conquise. Sans doute lui en voulait - il d'accepter cette misère et cet esclavage dont il était lui, l'enfant, le fatal héritier. Mais comment se disculper à ses yeux? Il était là, enfermé dans son mutisme, comme le juge inexorable de l'avenir. » (COSSERY, 1999: 98)

Comme ses parents, l'enfant s'enlise dans la médiocrité. Il va même jusqu'à chercher sa nourriture dans les poubelles et se comporte comme s'il était un orphelin. Le regard indifférent de l'enfant devient alors un signe invitant le père à se révolter contre l'injustice et à sensibiliser les autres locataires de l'ampleur du drame.

La misère de cet enfant s'ajoute à celle des autres enfants. Si nous passons du particulier au général, nous trouverons qu'un grave

problème touche tous les enfants de la venelle. Ceux-ci errent à la recherche de quelque chose ailleurs. En lisant le passage ci-dessous, nous pourrions évaluer l'ampleur de la crise à laquelle sont confrontées les générations à venir:

« Le plus clair de leur temps, les enfants le passent hors de la maison. Dans la venelle et les environs, ils organisent les jeux, les rapines et les bagarres. » (COSSERY, 1999: 101)

Ces enfants risquent alors de se transformer en criminels et en malfaiteurs. Dès leur bas âge, ils sont habitués à se disputer et à voler les autres. Ils savent bien que la force et la loi de la jungle gouvernent le monde et que les valeurs et les principes ne mènent à rien.

En voyant que la condition des enfants va de mal en pis, Abdel Al a senti qu'il avait un rôle à jouer auprès des locataires et de leurs enfants. Lucide, ce personnage diffère totalement de ses voisins qui sombrent dans l'ignorance. Sa sagesse le rend apte à méditer sur les causes et les conséquences du drame qui frappe les locataires:

« Il n'était pas semblable à ses compagnons chimériques et pervers. Lui, il essayait d'analyser les faits matériels qui avaient précipité sa ruine. Il remuait des idées trop compliquées et qui lui empoisonnaient le sang. Ainsi, sa misère actuelle, il savait maintenant qu'il la devait non à un destin aveugle, mais à l'inconscience et à la folie des hommes. » (COSSERY, 1999:61)

C'est ainsi qu'Abdel Al se comporte à la façon d'un prophète qui tend à changer les mentalités et à les débarrasser de tout aspect négatif. Il possède une immense capacité d'analyse qui lui permet d'étudier les faits, d'expliquer les causes et de proposer les solutions. Afin de résoudre le problème de la maison décrépite, cet homme sait bien qu'il faut modifier l'esprit de ses voisins. Ainsi prend-il la charge de trancher tous les litiges qui peuvent être suscités entre les locataires y compris la dispute qui a eu lieu entre la femme de Soliman El Abit et celle de Rachwan Kassem pour la question du réchaud vieux de cent ans. En fait, les autres locataires incarnent l'ignorance extrême:

« Ce fut Abdel Al qui descendit séparer les deux femmes. Le charretier s'irritait de voir ses malheureux compagnons ne penser qu'à accroître leur commune misère, par de stériles chicanes. Pour eux, le monde n'avait pas changé. Ils demeuraient toujours confondus dans les mêmes ténèbres. Malgré la proximité de la mort, ils continuaient d'ignorer les riches étendues de la vie, et aucune révolte ne grondait dans leur âme. » (COSSERY, 1999: 95)

Il paraît donc qu'Abdel Al, le charretier, a beaucoup de fardeaux à transporter, un grand travail à accomplir. Même sa profession en tant que "charretier" l'indique. Cet homme appartient à une sphère différente de celle des autres locataires. Si ceux-ci font preuve de folie, Abdel Al représente la voix de la raison et de la sagesse. Son intelligence l'invite à voir les choses et les êtres d'un oeil tout neuf, d'un oeil qui distingue bien le principal de l'accessoire, le réel de l'illusoire. En effet, le fait d'être préoccupé par des brouilles provoque la colère d'Abdel Al qui aspire à la métamorphose salutaire de ses voisins aux plans moral et psychologique. Sans cette modification, ils ne pourraient jamais éradiquer le mal représenté par Si Khalil. Selon cet homme, la médiocrité, dans laquelle ils s'enlisent, ne serait éradiquée que grâce à la solidarité et à l'union; et le passage ci-dessous dévoile l'absurdité de l'action positive entreprise par une seule personne:

« Il sentait bien que seul il ne pouvait rien. Que pouvait faire un homme seul? Un homme seul, c'était une chose sans force, capable seulement de gémir et de se lamenter. » (COSSERY, 1999: 95)

Seule la solidarité pourrait aider Abdel Al à franchir tous les obstacles qui entravent sa marche vers le progrès. Or le combat solitaire n'est qu'un signe de l'inconscience et du manque de sagesse. Il ne s'agit pas de redresser les torts de façon unilatérale, sinon on serait accusé de naïveté, exactement comme don Quichotte. Par contre, union et solidarité assurent aux hommes le triomphe définitif et leur permettent d'échapper aux aléas de la vie quotidienne. Les

quelques lignes ci-dessous mettent l'accent sur l'importance de la solidarité en tant que facteur nécessaire pour vaincre l'adversaire:

« Abdel Al aurait voulu les voir atteints au même endroit de leur chair,

et se réveiller tous, mûs par la même souffrance et le même désir de vivre.

Si Khalil pouvait alors venir et se montrer. Ils le tiendraient comme un vil

insecte dans la chaîne forgée de leurs mains solidaires et affranchies. » (COSSERY, 1999: 95)

La dispersion et la dissidence des locataires ressemblent ainsi à l'engourdissement qui paralyse les gens et renforce leur passivité. Pour ce qui est de Si Khalil, il incarne une telle faiblesse qu'il ressemble à "un vil insecte". Aux yeux d'Abdel Al, ce grand propriétaire serait écrasé par les locataires qui seraient unis par des objectifs et des intérêts communs.

Abdel Al est l'unique locataire qui sait défendre sa thèse de façon logique. Il arrive même à s'adresser au boueux égoïste tout en lui donnant une leçon morale sur la nécessité de la coopération et de la solidarité:

« - Abd Rabbo, mon père, dit-il, oublions pour une fois tout ce qui nous sépare. Ce n'est pas le moment de nous croire différents les uns des autres. Donne-moi la main. Nous sommes tous plongés dans le même malheur. Dis-moi, je t'en conjure, ce que tu comptes faire. » (COSSERY, 1999: 116)

Quoiqu'il sache bien qu'il ne faut rien attendre de cet homme odieux, Abdel Al ne désespère jamais; et pour gagner la bataille, il n'épargne aucun effort. Pour lui, le dialogue est le signe qui lui assurera la victoire. La complémentarité entre les locataires devient alors l'unique arme qui lui permettrait d'atteindre son objectif.

Ce charretier fait même comprendre aux gens que la maison où ils habitent n'aura aucune valeur sans eux, c'est-à-dire s'ils refusent de donner à Si Khalil le loyer. Il leur conseille également de payer à Ahmed Safa, le toxicomane, le prix de la drogue dont il a

besoin pour leur écrire des doléances déposées auprès du gouvernement afin que celui-ci réagisse contre Si Khalil et qu'il leur sauve la vie:

« Abdel Al (...) s'adressa aux autres:

- Puisque ce maudit hachâche ne peut pas écrire avant d'avoir pris sa drogue, il faut nous arranger pour lui trouver deux piastres. Que chacun de vous donne ce qu'il peut. » (COSSERY, 1999: 81-82)

C'est ainsi qu'Abdel Al apprend aux autres locataires qu'il faut faire des concessions et des sacrifices afin d'atteindre leur objectif. Les "deux piastres", dont il est sujet dans la citation, ne sont qu'un signe de la corruption ambiante. Pour rendre service aux autres, Ahmed Safa doit être soudoyé. Nous vivons dans un monde sans valeurs ni principes. Celui qui n'a pas bien reçu un enseignement au cours de son enfance, doit se soumettre au chantage odieux des vagabonds, lesquels saisissent toute occasion afin de gagner un peu d'argent. Les deux piastres que les locataires sont censés payer à Ahmed Safa sont, à nos yeux, un signe intentionnel qui révèle l'importance de l'enseignement; si ces locataires avaient reçu le moindre enseignement, ils ne seraient jamais tombés dans les griffes de cet homme qui se complaît à abuser de leur naïveté et de leur crédulité.

Par conséquent, l'enseignement devient l'unique moyen qui épargne à l'individu l'humiliation et l'exploitation de l'homme par l'homme.

Le dialogue suivant met en relief les inconvénients de l'analphabétisme:

« - Nous sommes dans l'attente de tes idées géniales, dit Souka.

- Mes idées? s'écria Abdel Al. Et vous, tas d'agonisants, qu'attendez-vous pour avoir des idées? J'en ai assez de vous instruire, moi. Vous n'avez qu'à aller à l'école. » (COSSERY, 1999: 17-18).

Un analphabète passe ainsi pour un mort-vivant. En fait, l'instruction dote l'être humain de la sagesse nécessaire à son épanouissement, moral et psychologique. Un être cultivé s'insurge contre l'injustice et l'oppression. Il refuse d'être une marionnette que

les Autres manoeuvrent à leur gré. Il n'accepte pas non plus d'être exploité par les capitalistes riches. Savoir lire et écrire constitue l'arme grâce à laquelle on combat Si Khalil. D'après Abdel Al, l'école est un espace qui renvoie à la lumière de l'esprit. Grâce à l'enseignement, l'Homme se forge une idéologie et fait peau neuve. Il se débarrasse de toutes les contraintes qui entravent son progrès.

D'après l'oeuvre cosseryenne, l'école dote la personne d'une crédibilité et d'un prestige incomparables. La preuve en est que Si Khalil vante le soi-disant ingénieur qu'il cherche pour duper les locataires, tout en soulignant qu'il est « un homme instruit » et qu'il « est allé à l'école. » (COSSERY, 1999: 55). D'ailleurs, il affirme avoir vu les diplômes de cet ingénieur, ce qui montre que l'instruction dote l'Homme d'une identité. Il n'est donc pas étrange que Rachwan Kassem souffre d'un complexe d'infériorité en apprenant qu'Ahmed Safa sait lire et écrire alors que lui, Rachwan, est analphabète bien qu'il puisse réparer les réchauds à pétrole:

« Rachwan Kassem (...) était jaloux qu'on eût trouvé quelqu'un pour écrire la lettre. » (COSSERY, 1999: 67).

Être un technicien de première classe, est ainsi un don qui ne sert à rien puisque la personne est dépourvue de l'essentiel: savoir lire et d'écrire. Cet homme, qui faisait preuve d'orgueil et qui souffrait d'un complexe de supériorité en raison de sa position sociale, devient maintenant jaloux; il envie Ahmed Safa qui s'avère plus capable et plus compétent que lui puisqu'il sait lire et écrire.

Cossery nous indique aussi le rôle salutaire de l'enseignement à travers une petite scène capitale: c'est que l'enfant d'Om Gaber (une des habitantes de la venelle) va à l'école et qu'il est "la gloire du quartier" (COSSERY, 1999: 87). L'enseignement passe ainsi pour un signe motivé qui éclaire l'esprit de l'homme et le pousse à un changement fructueux. Grâce au développement de son esprit dû à l'enseignement, l'être humain sera conscient de ses droits et devoirs.

Vers la fin du roman, Abdel Al devient le porte - parole de l'humanité écrasée et commence à généraliser sa lutte pour qu'elle atteigne tous les habitants misérables de la venelle plutôt que de se

limiter aux locataires de la maison de Si Khalil. Le passage ci-dessous nous montre que cet homme ressemble bien à « un prophète » (COSSERY, 1999: 112) et qu'il se complait à défendre les intérêts et les droits des marginaux et des vagabonds:

« Bientôt il s'arrêta du parapet de pierre, et se mit à contempler au-dessous de lui la vaste place où grouillait la multitude des miséreux, comme une lèpre mouvante sous le soleil. Le spectacle de la vie indigne des masses humaines éveillait en lui une conscience nouvelle. Il sentit que pour entrer en lutte contre ce monde de monstres dévorants, il fallait bannir toute résignation, et semer partout la haine et l'esprit de vengeance. » (COSSERY, 1999: 97)

Abdel Al n'est donc pas un homme égoïste qui s'intéresse uniquement à ses propres problèmes, mais il essaie de sortir les Autres de la misère dans laquelle ils sombrent. La haine, ce sentiment détesté, acquiert ici une valeur salutaire et devient le signe de la résistance, voire le moteur qui alimente la lutte des révolutionnaires. Haine et vengeance pousseront ainsi les êtres écrasés à améliorer leur condition misérable. Ces sentiments se sont transmis aux autres locataires si bien que Si Khalil a éprouvé une crainte extraordinaire à l'égard d'Abdel Al, lequel passait pour le leader d'un mouvement révolutionnaire difficile à réprimer:

« Cet homme lui semblait recéler des secrets capables d'ébranler le monde. Il portait dans ses mains la puissance de cataclysmes surnaturels. » (COSSERY, 1999: 142)

C'est ainsi qu'Abdel Al devient le signe du démiurge qui anime et contrôle l'univers. Popularité, sagesse et charisme caractérisent alors cet homme qui gagne l'appui, le respect et la confiance du reste des locataires. Par contre, ce même personnage accentue la peur et la méfiance de Si Khalil dont le prestige et le pouvoir seront dorénavant compromis.

Pour ce qui est de la fin du roman, elle met en scène un avenir hypothétique qui ne confirme pas à cent pour cent le triomphe des locataires et qui ne met pas non plus en vedette la victoire de Si

Khalil. Selon les critiques littéraires, c'est cette ambiguïté qui fait la beauté du roman:

« Ce n'est ni un film en couleurs sur le triomphe de la survie ni un documentaire en noir et blanc sur la souffrance des victimes, voilà la grandeur du roman. C'est une tentative de créer un nouveau langage, comme Kertész l'appelle, atonal, voilà la grandeur et le courage du roman. » (ROUAUD, 2011: 58-59)

En effet, nous pouvons dire que la clôture de La Maison de la mort certaine est « ouverte » puisqu'elle sollicite « la participation du lecteur à la création du sens » (TASSEL, 1999: 149). À nos yeux, la grandeur de ce roman s'explique par le renoncement de Si Khalil qui commence à fléchir et qui tend à soudoyer Abdel Al pour mettre un terme à la révolte qu'il dirige. Le passage ci-dessous révèle la véritable valeur de cet homme qui commence à menacer l'avenir des capitalistes riches et des seigneurs puissants:

« Si Khalil se répétait qu'Abdel Al était une exception. Mais une exception pareille pouvait devenir, avec le temps, follement dangereuse. Il fallait dès maintenant se mettre d'accord avec cet homme. Peut-être même le corrompre moyennant quelques piastres. » (COSSERY, 1999: 125)

Un seul homme qui dispose d'un minimum d'intelligence peut donc bouleverser l'existence d'un grand propriétaire. Si Abdel Al est parvenu à ôter à Si Khalil sa confiance en soi, c'est parce qu'il a réuni les locataires sous sa direction. Reste à lire la citation suivante pour assister à la suppression de la tension dramatique qui a été posée par l'intrigue:

« Abdel Al s'éveillait à une conscience plus riche de son destin. Cette rencontre l'avait rendu à lui-même. Il comprenait maintenant toute la force de leur union; tout ce que la force de cette union avait provoqué dans l'esprit du propriétaire. Leur intransigente solidarité avait produit son effet. Il ne s'était pas trompé. Il savait que tous ensemble, ils vaincraient. Déjà le monstre baissait la tête, elle ne demandait plus qu'à être tranchée. » (COSSERY, 1999: 143-144)

Résignation et soumission caractérisent alors Si Khalil qui se croit protégé par sa richesse et son pouvoir. Dans le dernier paragraphe du roman, Abdel Al affirme à Si Khalil que les locataires pourront bien mourir sous les ruines de cette maison décrépite mais que ce n'est pas la fin car « le peuple vivra et saura venger tous les autres » (COSSERY, 1999: 144). Grâce à cette prédiction, Abdel Al généralise son problème et en fait une question d'opinion publique. Par le biais de ce slogan, ce personnage affiche sa confiance dans les générations à venir.

C'est ainsi que La Maison de la mort certaine se termine sur une note optimiste, selon laquelle la lumière triomphera de l'ombre. En effet, la beauté de la clôture narrative chez Cossery réside dans le fait qu'elle représente un pont entre le présent et l'avenir. L'aspect symbolique de la clôture cosseryenne acquiert un sens supplémentaire avec les lignes suivantes:

« L'avenir est plein de cris, l'avenir est plein de révoltes. Comment endiguer ce fleuve débordant qui va submerger les villes? Si Khalil imagine la maison effondrée sous la poussière des décombres. Il voit les vivants apparaître parmi les morts. Car ils ne seront pas tous morts. Il faudra compter avec eux, lorsqu'ils se lèveront avec leurs visages sanglants et leurs yeux de vengeance. » (COSSERY, 1999: 144)

Si Si Khalil commence à contempler sa fin imminente et s'il voit se multiplier chez lui les sentiments de peur et d'angoisse, c'est parce qu'il semble admettre cette réalité: le fort d'aujourd'hui risque de perdre, du jour au lendemain, son éclat et sa puissance, alors que le faible d'aujourd'hui peut bien devenir fort dans le futur et se venger de tous les tyrans qui lui ont infligé un maltraitement considérable. Certains spécialistes de la littérature cosseryenne vont même jusqu'à souligner la valeur du changement et de l'action positive dans ce roman:

« Finalement, l'histoire se termine de façon indéterminée. La maison ne s'écroule pas. Plusieurs locataires prennent conscience de la nécessité de l'action politique. On sent confusément que les

choses vont changer. Mais la façon dont ces changements vont se produire n'est pas précisée. » (PARRIS, 2009: 20)

C'est ainsi que le temps devient un opposant pour le propriétaire et un adjuvant pour les locataires. Ceux-ci détiendront à l'avenir tout le pouvoir qui leur permettra de vaincre les tyrans de ce monde, tandis que le seigneur puissant d'aujourd'hui se verra désarmé et bafoué par le peuple.

5. Conclusion.

Dans cette recherche, nous avons souligné le symbolisme des paroles, des objets et des actes. En effet, tout concept peut être concrétisé par un objet, un personnage ou un mot. Par ce fait, une notion abstraite peut bien être vue, sentie et touchée, comme si c'était quelque chose de tangible. C'est là que réside la beauté de l'art qui invite les hommes à réfléchir et à réagir. Dans ce cas, l'oeuvre littéraire revêt l'aspect d'un message codé qui doit être déchiffré par le destinataire.

Dans La Maison de la mort certaine, il y a deux types de riches: le propriétaire dégoûtant et le boueux. Or tous deux font preuve de corruption et de lâcheté; l'un se nourrit des ruines (les maisons croulantes), alors que l'autre se nourrit des ordures. Il y a également deux catégories de pauvres: les locataires et Abdel Al. Il est vrai que celui-ci ressemble beaucoup au reste des locataires: si les autres sont des analphabètes, Abdel Al, lui, ne sait ni lire ni écrire. Si les locataires mènent une vie médiocre, Abdel Al, lui aussi, souffre de la marginalisation, comme nous l'avons déjà vu dans la description de son logement, pauvre et exigü. Or ce charretier a le mérite d'avoir réfléchi à sa condition sociale et d'avoir oeuvré pour la postérité.

Le roman de Cossery procure au lecteur des sensations dégoûtantes: les oranges pourries dévorées par Kawa, le réduit du charretier, l'odeur de la pourriture qui émane du boueux, la mort qui traverse tous les décors. Toutes ces images, banales et prosaïques, permettent à Cossery de souligner le drame des classes les plus

démunies et de les inviter à lutter contre l'injustice sociale et l'oppression.

La méthode « **analytique** », que nous avons appliquée au début de la recherche, nous a aidé à percevoir la misère des habitants de la venelle. Quant à l'approche « **dialectique** » que nous avons adoptée dans le reste du travail, elle nous a permis de découvrir que l'union fait la force humaine, alors que la dissidence et la séparation ne mènent à rien. Au contraire, elles engendrent une incommunicabilité entre les hommes et aggravent la crise. Seul un individu sage, qui passe pour un prophète, est apte à unir les gens et à les soumettre à son pouvoir, non pour les exploiter mais pour les aider à sortir de la sphère humiliante dans laquelle ils ont été longtemps emprisonnés.

Bibliographie

Le Corpus:

COSSERY, Albert (1999). La Maison de la mort certaine. Paris. Joëlle Losfeld.

I) Ouvrages consacrés à la narratologie:

- BOURNEUF, Roland & al. (1972). L'Univers du roman. Paris. Presses Universitaires de France.
- ISER, Wolfgang (1976). L'acte de lecture. Théorie de l'effet esthétique. (Traduit de l'allemand par Evelyne Sznycer). Bruxelles. Pierre Mardaga.
- MORTIMER, Armine Kotin (1985). La clôture narrative. Paris. José Corti.
- ROUAUD, Jean (2011). Le roman du XX e. France. Gallimard.
- VION-DURY, Juliette & al. (2005). Littérature et espaces. Paris. Pulim.

II) Ouvrages consacrés au symbolisme:

- CHENIEUX, Jacqueline (1983). Le Surréalisme Et Le Roman. Lausanne. L'Âge D'homme.
- MAURON, Charles (1996). Des Métaphores Obsédantes Au Mythe Personnel. Introduction à la psychocritique. Tunis. Cérés Éditions.
- TODOROV, Tzvetan (1977). Théories du symbole. Berlin. Seuil.

III) Ouvrage portant sur la sociologie:

- GOFFMAN, Erving (1973). La mise en scène de la vie quotidienne. (Traduit de l'anglais par Alain Accardo). Paris. Minuit.

IV) Article de périodique:

- TASSEL, Alain. « Les frontières du récit ». In Narratologie. N°2. Décembre 1999. 148-149.

V) Webographie:

Ouvrage entièrement consacré à Albert Cossery:

- PARRIS, David L. (2009). Albert Cossery, montreur d'hommes. L'oeuvre en langue française d'un auteur égyptien. Bruxelles. Peter Lang. www.peterlang.com/.../9783039115655_leseprobe01.p...(consulté le 10 mai 2019).